

SŒURS DE SANG

TOME 6

SŒURS ÉTERNELLES



Patrice HUETZ

Sœurs de Sang — Sœurs Éternelles

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Dix Ans

« Nous avons construit des empires. Maintenant, nous devons décider qui les héritera. »

Le soleil de janvier frappait les vitres blindées de la Villa Posillipo avec une indifférence dorée. Vittoria Ferrante se tenait devant le miroir de sa chambre — un trumeau vénitien du XVIII^e siècle, cadre doré et verre légèrement piqué, acquis aux enchères Sotheby's à Milan pour 85 000 euros —, celui-là même où elle s'était maquillée le matin de l'assassinat de Marco, treize ans plus tôt. Elle avait quarante-huit ans désormais. Les cheveux corbeau portaient des fils d'argent qu'elle ne teignait plus. Les yeux noirs, eux, n'avaient pas changé — profonds, calculateurs, capables de tendresse et de cruauté dans la même seconde. Des yeux qui avaient regardé mourir des hommes sans vaciller. Des yeux qui pouvaient aussi pleurer en secret, la nuit, quand personne ne pouvait voir.

Elle appliqua son rouge à lèvres — Dior Rouge 999, le même depuis toujours, 42 euros le tube, le seul luxe qu'elle aurait pu s'offrir même sans empire — avec la précision d'une chirurgienne. Pas trop épais. Pas trop sec. Un geste millimétré qu'elle répétait chaque matin depuis vingt ans, une sorte de rituel laïc, l'armure que les femmes de sa sorte enfilaient avant de sortir au monde. Dans le miroir, elle ne

voyait plus la veuve tremblante de 2020, la femme qui avait regardé son mari s'effondrer sur les marches de San Gennaro, le sang noir de Marco Ferrante irriguant les pavés napolitains comme une offrande. Elle voyait la femme qui avait rebâti un empire sur ce sang, détruit ses ennemis et survécu à un procès international qui avait failli la briser.

Mais ce matin, elle voyait aussi autre chose. Une femme fatiguée.

La fatigue n'était pas physique — Vittoria dormait six heures par nuit depuis treize ans, ce minimum vital qu'elle s'accordait avec la même discipline qu'elle accordait tout. C'était une fatigue de l'âme, ce genre d'épuisement qui s'installe quand on a gagné toutes les batailles et qu'on réalise soudain qu'on ne sait pas comment ne plus se battre.

Sur la coiffeuse en acajou — un meuble Louis XVI authentique acheté à Paris chez un antiquaire du Marais, 42 000 euros —, entre un flacon de Jasmin de Serge Lutens à 380 euros et une montre Patek Philippe Twenty-4 en or rose sertie de diamants à 45 000 euros, une photo encadrée d'argent massif : Matteo et Lucia, enfants, sur la plage de Positano. Matteo avait huit ans. Lucia cinq. Ils riaient tous les deux, la bouche ouverte sur ce bonheur insouciant que Vittoria avait cessé de comprendre le jour où Marco était mort. C'était avant. Avant le sang, avant l'Alliance, avant tout.

Matteo avait vingt-huit ans aujourd'hui. Il ne souriait plus comme sur la photo.

« Signora. » Enzo Ferrante, son lieutenant depuis treize ans, apparut dans l'encadrement de la porte. Cinquante et un ans, grisonnant, les épaules larges d'un homme qui avait passé sa vie à porter les fardeaux des autres. Toujours fidèle. D'une loyauté qui frôlait l'abnégation et qu'elle ne lui demanderait jamais d'expliquer. « Le jet de Katarina a atterri à Capodichino il y a vingt minutes. Isabella arrive de Mexico par la connexion de Madrid — deux heures de retard à cause des vents sur l'Atlantique. Elle sera là à dix-neuf heures trente au plus tard. »

« L'heure de la réservation ? »

« Dix-sept heures, comme prévu. Le restaurant est sécurisé. Douze de nos hommes en périmètre, quatre à l'intérieur habillés en personnel de service. Aucun angle mort. »

Vittoria hochait la tête. Elle ajusta le col de sa robe Valentino noire — 12 000 euros de soie qui tombait comme une armure élégante, la robe des grandes occasions, des victoires et des deuils — et attrapa son sac Hermès Kelly 28 en cuir Noir Box, 9 500 euros, métal palladié, les coutures faites à la main par un artisan de la manufacture Hermès de Paris. Dedans, entre le portefeuille en alligator Bottega Veneta et le téléphone sécurisé, son Beretta 92FS Inox dormait dans son étui en cuir fauve. L'arme et l'élégance. Toujours les deux.

Ce soir, les trois sœurs se retrouveraient pour la première fois depuis six mois. Ce soir, elles parleraient de l'avenir. De la fin.

Le mot lui brûlait la gorge comme du vinaigre.

L'aéroport privé de Naples-Capodichino sentait le kérosène et l'argent — ce mélange caractéristique des terminaux réservés aux jets privés, où le carburant côtoie le cuir des sièges Hermès et les parfums de luxe des passagers qui ne font jamais la queue. La Rolls-Royce Ghost Série II noire — 380 000 euros, toit panoramique, intérieur en cuir Seashell et boiseries en chêne anglais — de Katarina Volkov attendait sur le tarmac, moteur tournant au ralenti avec ce ronronnement quasiment inaudible qui était la marque de fabrique de Goodwood, deux gardes du corps ex-Mossad en position, les yeux qui balayaient l'espace sans discontinuer.

Katarina descendit du Gulfstream G700 — 75 millions de dollars, le jouet le plus cher de sa flotte, capable de relier Moscou à New York sans escale — avec la grâce d'une panthère et la froideur d'un glacier. Cinquante-trois ans. Le blond platine était coupé plus court que jamais, presque militaire, dégageant entièrement la nuque et les oreilles. Les yeux gris n'avaient rien perdu de leur capacité à geler un interlocuteur à dix mètres, à lire une pièce en trois secondes, à identifier la menace avant qu'elle ne se formule. Elle portait un

tailleur Balmain blanc — veste cintrée à 4 200 euros, pantalon cigarette à 2 300 euros — avec des bottines Bottega Veneta Stretch en cuir blanc à 1 200 euros. Au poignet gauche, l'Audemars Piguet Royal Oak 33mm en acier brossé — 42 000 euros — portée avec la décontraction d'une femme qui ne compte plus les zéros.

Mais quelque chose avait changé chez Katarina Volkov depuis leur dernière rencontre, six mois plus tôt. Quelque chose de subtil, imperceptible à quiconque ne la connaissait pas depuis des années. Une douceur dans la ligne des épaules, comme si les omoplates avaient légèrement desserré leur tension perpétuelle. Un relâchement infime de la mâchoire. La façon dont elle regardait Naples par la fenêtre de la voiture — non pas en évaluant les risques, mais en observant simplement. En voyant.

Mikhaïl Orlov y était pour quelque chose. Mais elle n'était pas prête à l'admettre — pas même à elle-même.

Dans la Rolls-Royce, elle ouvrit son téléphone sécurisé. Un message de Sofia, sa nièce de vingt-six ans, formée en secret depuis cinq ans pour reprendre l'empire Volkov.

« *Tante K. Les vors de Saint-Petersbourg acceptent la réunion. Conditions : ils veulent te voir en personne.* »

Katarina réfléchit une seconde. Les vors de Saint-Petersbourg. Des hommes qui avaient construit leur pouvoir dans les années 1990, quand la Russie était une carcasse que les charognards se disputaient. Des hommes qui ne croyaient pas aux femmes. Qui ne croyaient pas à la relève. Qui ne croyaient qu'à la force brute et à l'ancienneté.

Elle tapa sa réponse sans émotion apparente : « *Dis-leur que je viendrai. Mais c'est toi qu'ils rencontreront.* »

Elle rangea le téléphone. Naples défilait derrière les vitres blindées — les ruelles étroites, les Vespa folles qui slalomaient entre les camionnettes et les touristes, le linge qui séchait entre les immeubles comme des drapeaux de reddition multicolores. Cette ville n'avait pas changé en treize ans. Bruyante, chaotique, magnifique dans sa résistance à toute forme d'ordre. Le monde, lui, si.

L'Alliance des Trois contrôlait désormais un empire de dix milliards d'euros. Blanchiment légitimé à travers des structures holding en Suisse, au Luxembourg et à Singapour. Transport sécurisé sur quatre continents. Influence politique dans trente-sept pays — des voix dans des parlements, des mains dans des ministères, des oreilles dans des services secrets. Elles avaient survécu aux cartels, à la Cosa Nostra, au FSB, au FBI, à un procès international humiliant et à la trahison révélée, gérée, absorbée.

Et maintenant, elles devaient décider comment mourir.

Pas physiquement. Structurellement. L'Alliance, telle qu'elle existait, ne pouvait pas durer éternellement. Les femmes vieillissaient — lentement, élégamment, avec la dignité de celles qui avaient tout choisi, mais elles vieillissaient. La nouvelle génération poussait, impatiente, les yeux brillants de cette même ambition qui avait propulsé les trois sœurs vingt ans plus tôt. Le monde évoluait vers des menaces qu'aucune d'elles ne maîtrisait entièrement. Et les trois femmes qui avaient bâti cet empire étaient, pour la première fois, fatiguées.

Pas assez pour capituler. Trop pour continuer comme avant.

Le jet privé d'Isabella Reyes — un Bombardier Global 7500, 73 millions de dollars, aux couleurs neutres d'une société holding luxembourgeoise dont personne ne connaissait la propriétaire réelle — atterrit à Naples avec quarante minutes de retard. Un problème de contrôle aérien à Madrid, avait dit le pilote. En réalité, Isabella avait demandé qu'on fasse un détour par la côte, pour voir la mer depuis l'altitude. Capri. Procida. Les îles blanches dans l'eau bleu sombre. Elle avait besoin de voir quelque chose de beau avant ce dîner.

Elle avait quarante-cinq ans. Les cheveux noirs ondulés tombaient toujours sur ses épaules avec cette abondance méditerranéenne qu'aucun lisseur ne pouvait dompter, mais les yeux ambre avaient perdu cette flamme sauvage qui terrorisait les sicarios, qui faisait reculer les jefes de cartel d'un demi-pas quand elle entrait

dans une pièce. Pas éteinte — tempérée. Comme un feu qu'on aurait couvert de cendres sans l'étouffer complètement, qui attendait le vent pour reprendre.

Elle portait une robe Alexander McQueen en cuir souple rouge sang — 8 500 euros, la silhouette sculptée comme une armure de gladiateur, le genre de robe qui transformait chaque pas en déclaration d'intention — et des escarpins Christian Louboutin Pigalle Follies à 950 euros dont les semelles rouges claquaient sur le tarmac comme des coups de feu miniatures. À son poignet gauche, une Rolex Lady Day-Date en or rose avec cadran en onyx, 38 000 euros. Au cou, le pendentif Bulgari Serpenti en or jaune et diamants — 25 000 euros, le corps du serpent qui s'enroulait trois fois autour d'une chaîne fine — qu'elle ne quittait jamais, celui qu'Hernán lui avait offert pour ses vingt-cinq ans, une semaine avant d'être assassiné.

Ce pendentif était la seule chose au monde qu'elle ne pourrait jamais vendre. Le seul lien tangible avec son frère.

Dans la voiture — une Mercedes-Maybach S680 blindée à 350 000 euros, intérieur en cuir Nappa Mocha, éclairage d'ambiance Mercedes-Maybach spécifique qui baignait l'habitacle dans une lumière dorée douce comme du miel —, elle ferma les yeux. Et Hernán fut là, comme souvent ces derniers mois. Pas une hallucination au sens clinique. Pas vraiment un souvenir non plus — les souvenirs étaient plus flous, plus incertains. Quelque chose entre les deux : une présence, comme si son frère avait décidé de s'installer dans un recoin de son esprit et d'y rester, observateur silencieux de ce que sa petite sœur était devenue.

Tu as l'air fatiguée, hermanita.

Elle ne répondit pas. Pas à voix haute, en tout cas. Pas devant le chauffeur et les trois sicarios qui l'accompagnaient — Rodrigo, El Mago et la jeune Valentina, une tireuse d'élite de vingt-deux ans formée dans les rangs du Sinaloa et devenue la garde du corps préférée d'Isabella pour sa discrétion absolue.

Rafael avait appelé ce matin, à sept heures, depuis Lisbonne. Rafael Mendoza — l'homme aux mains d'architecte, l'homme qui savait faire du café et raconter des histoires et rire d'une manière qui transformait les pièces —, celui qu'elle avait exilé au terme du procès de 2031 pour le protéger, pour le mettre hors d'atteinte de ses ennemis. L'homme qui portait en lui la possibilité d'un enfant, d'une famille, d'une vie dans laquelle on ne vérifiait pas les angles morts avant d'entrer dans un restaurant. Il était à Lisbonne maintenant. Il attendait.

« Je ne te demande rien, Isabella, avait-il dit de sa voix douce, légèrement enrouée de quelqu'un qui vient de se réveiller. Je te dis juste que je suis là. »

Elle avait raccroché sans répondre. Mais elle n'avait pas effacé le numéro. Et elle avait regardé son téléphone pendant une longue minute avant de le poser.

Naples approchait. Les ruelles familières, l'odeur de pizza et de sel marin mêlée au diesel des Vespa. Le territoire de Vittoria. Isabella pensa aux treize ans écoulés depuis la fondation de l'Alliance — elle avait trente-deux ans à l'époque, un empire à reconstruire sur les décombres du meurtre de son frère, et cette rage qui lui tenait lieu de boussole. Treize ans de sang, de luxe, de trahisons et de victoires. Treize ans pendant lesquels trois femmes qui n'auraient jamais dû se rencontrer étaient devenues plus proches que des sœurs de chair.

Et maintenant, on parlait de fin.

Le Don Alfonso 1890, niché dans les collines de Sant'Agata sui Due Golfi, avait été privatisé pour la soirée. Coût de la réservation exclusive : 45 000 euros. La terrasse surplombait la baie de Naples, illuminée par un coucher de soleil qui transformait la Méditerranée en or fondu.

Trois femmes. Une table ronde en marbre de Carrare. Trois coupes de Cristal Louis Roederer 2008 à 450 euros la bouteille. Dix gardes du corps à l'extérieur — un mélange d'ex-Mossad, de sicarios